

quatre mille cinq cents combattants. De leur côté, les Marocains avaient à peu près dix mille hommes autour d'Oudjda, et toutes les forces régulières ou irrégulières de l'empire arrivaient à la rescousse. Les Français étaient installés depuis deux jours à Sidi-Aziz, lorsqu'ils aperçurent dans la plaine une cavalerie assez considérable qui marchait sur eux. On abattit les tentes et on prit les armes. Quelques minutes plus tard, quatre mille cavaliers environ attaquaient l'avant-garde. Ils furent contenus par les bataillons qui se déployèrent, et attendirent pour faire feu qu'ils fussent à cent pas d'eux. Puis les chasseurs d'Afrique chargèrent, et les Marocains retournèrent, assez démoralisés, à Oudjda. Cette cavalerie marocaine, composée de gens du Sud de race noire, mélangée par des mariages avec des femmes arabes, passait pour très redoutable. Elle était à peu près uniformément vêtue d'une large culotte, d'un cafetan, d'un burnous de drap bleu et d'un bonnet rouge pointu, entouré d'une étoffe blanche formant turban, et armée d'un long fusil, avec baïonnette, et d'un sabre.

Quant aux fantassins réguliers, ils étaient peu nombreux, mal vêtus, mal armés et peu disciplinés. L'artillerie comptait quelques petites pièces de campagne, mal attelées et mal servies par des renégats espagnols. Le reste de l'armée, échelonné de Fez à la frontière, se composait de gens de pied et de cheval des tribus arabes et berbères. C'était l'avant-garde de cette armée qui venait ainsi d'attaquer, sans déclaration de guerre, le général de Lamoricière et de rendre inévitables les hostilités. Le soir même, le général de Lamoricière rentrait à Magrnia, où le maréchal Bugeaud arriva bientôt avec des renforts.

Avant d'aller rejoindre le gros de l'armée, nous allâmes, au sud de Seb dou, exécuter une razzia sur des tribus qui s'apprêtaient à quitter notre territoire pour

rejoindre l'armée marocaine. On était au commencement de juin, il faisait une chaleur épouvantable. Il n'y avait pas d'eau au bivouac. Je fus tellement éprouvé qu'en rentrant à Seb dou, à la tête de mon peloton, je tombai de cheval, évanoui. Je revins à moi dans un lit d'hôpital. On me saigna à blanc, et au bout de quelques jours, j'étais sur pied, impatient de rejoindre mon escadron déjà arrivé à Magrnia. Je partis de nuit, tout seul, à cheval, suivi de mon ordonnance, au milieu d'une contrée soulevée, et j'eus la chance d'arriver sain et sauf à Tlemcen, d'où je gagnai Magrnia par le premier convoi.

Il existait au régiment un ordre déjà ancien qui prescrivait de maintenir dans le rang, comme combattants, tous les soldats-ordonnances et de n'employer, pour conduire les chevaux de main ou de bât, que des cavaliers indigènes démontés. Comme officier-payeur, j'avais cru pouvoir faire exception à cette règle et conserver mon ordonnance française, préposée à la garde de mon cheval qui portait des sommes parfois considérables. Le capitaine Billioud fut enchanté de me faire la niche de me priver des services de ce cavalier, et il m'ordonna de le remplacer par un indigène qu'il me désigna lui-même. Je protestai vivement. Le commandant Favas me donna tort, et je dus obéir. Mais je déclinai par avance la responsabilité de ce qui pourrait arriver. Mon mouvement de fonds était des plus simples. Les cantiniers ou les négociants qui avaient de l'argent à envoyer à leurs correspondants, à Oran, me l'apportaient contre des bons signés par moi et que le trésorier du régiment payait à présentation. Comme je prévoyais que, dans le Maroc, où nous allions entrer, je n'aurais plus les mêmes facilités, j'avais emprunté huit mille francs à un négociant, qui les avait ostensiblement portés dans ma tente, par sacs de mille francs, en écus. Je les avais serrés dans la cantine qui me ser-

vait de caisse. Nous allons voir bientôt ce qu'ils devinrent.

Nous allâmes camper aux Eaux-Chaudes d'Hammanben-Rara, une délicieuse oasis à peu de distance de Magrnia, où nous séjournâmes quelques jours, pendant qu'affluaient les renforts, réclamés par Bugeaud à toutes les garnisons de l'Algérie. Le maréchal se rendait bien compte qu'en dépit de la volonté du gouvernement, la guerre s'imposait avec les Marocains, qui avaient eux-mêmes entamé les hostilités. Le prince de Joinville, qui commandait la flotte, partageait cet avis. Seul, le général Bedeau, qui surveillait, depuis deux ans et demi, la frontière avec beaucoup d'attention, ne désespérait pas de la paix. Et les relations cordiales qu'il avait nouées et qu'il nourrissait avec le caïd d'Oudjda, homme fort considéré, appelé Si-el-Guenaoui, l'entretenaient dans cette illusion. Ce caïd, prenant des allures pacifiques, proposa une entrevue, dans laquelle on réglerait toutes les questions et difficultés soulevées entre Français et Marocains. Une telle démarche était trop conforme aux instructions venues de Paris pour n'être pas accueillie par le maréchal Bugeaud, qui délégua naturellement le général Bedeau, pour représenter la France à cette entrevue. Elle eut lieu à un kilomètre de notre campement des Eaux-Chaudes, sur la rive droite de l'Oued-Mouïlah, à un endroit appelé Bittrin, le 15 juillet 1844. Le général de Lamoricière et le général Bedeau arrivèrent à notre campement à onze heures, et les troupes qui les suivaient se joignirent à nous. Il y avait là quatre bataillons d'infanterie, les quatre escadrons de spahis et deux escadrons du 2^e de chasseurs d'Afrique, sous les ordres du commandant de Peyrony.

De son côté, la petite armée marocaine, qui campait autour d'Oudjda, avait pris les armes et s'était rangée en bataille, en face de nous. Elle comprenait environ quatre mille cavaliers réguliers du Maghzen, à peu près

autant d'irréguliers, plus un bataillon recruté à Fez et décoré du titre d'infanterie de la garde impériale. Sous un arbre placé entre les deux armées, mais plus près des Marocains que de nous, le caïd d'Oudjda attendait le général Bedeau, qui se dirigea aussitôt vers lui, accompagné de son aide de camp, le capitaine Espivent de la Villeboisnet, d'un interprète, M. Schusboë, du caïd de Tlemcen, Si-Ammadi-Sakal, et escorté de quelques chasseurs d'Afrique.

Quelques minutes plus tard, le colonel Yusuf passait devant nos rangs, suivi du capitaine Fleury. Ce dernier, arrivé à hauteur du premier escadron, frappé de la pâleur du capitaine de Rovigo, s'arrêta brusquement et lui dit :

— Qu'est-ce que vous avez, Rovigo? Est-ce que vous êtes malade?

— Non, répondit Rovigo; seulement je serai tué ce soir, moi et mon fourrier Bauër, voilà!

Le fourrier, en entendant cette singulière prophétie, fit, sur son cheval, un haut-le-corps significatif.

— Quelle plaisanterie! répondit Fleury. La paix va être signée. Voyez là-bas, au milieu des Marocains, le général Bedeau qui est en train de la conclure.

Puis il passa, en haussant les épaules.

De la place où nous étions, nous ne voyions rien. Nous ne savions pas, par conséquent, que, dès l'arrivée du général Bedeau, le caïd d'Oudjda avait eu toutes les peines du monde à le faire respecter par ses gens, et que le bataillon de Fez était travaillé par une fermentation qui allait bientôt dégénérer en actes d'hostilité. Peu à peu, les deux ailes des Marocains se rapprochaient de notre ligne de bataille, jusqu'à former avec elle un arc de cercle dont nous étions la corde. Bientôt, la fusillade s'en mêla et nous entendîmes les balles siffler sur notre droite, du côté des chasseurs d'Afrique. Nous apprenions que le capitaine Daumas, le frère du co-

lonel, était grièvement blessé d'une balle qui lui avait brisé le pied, et qu'un trompette était tué. Les cavaliers marocains avaient fini par dérober à la vue du général de Lamoricière l'endroit où se trouvait le général Bedeau, et on commença à être très inquiet sur le sort de notre plénipotentiaire. Courir à son secours, c'était risquer de le faire écharper, lui et ses compagnons. Enfin on les vit, avec un immense soulagement, revenir sains et saufs, la conférence ayant été rompue.

Le général de Lamoricière, effrayé de la responsabilité qui pesait sur lui, n'osait pas donner le signal du combat, de peur d'amener une rupture irrémédiable. Il se borna à se replier, en tenant en respect l'ennemi, qui devenait pressant. Il envoyait, en même temps, le commandant de Martimprey avertir le maréchal, qui croyait si peu à la gravité des événements qu'il était resté au camp, où tout le monde était persuadé que la paix allait être conclue. Les nouvelles apportées par le commandant ne le surprirent cependant pas, car il avait toujours soutenu que, pour avoir la paix, il fallait l'imposer au Maroc par un acte de guerre.

— Allez dire au général de Lamoricière, dit-il aussitôt, de faire volte-face à l'ennemi; j'arrive moi-même à la rescousse.

Nous n'attendions que cet ordre. Les quatre bataillons se formèrent immédiatement en carrés, et quand les Marocains eurent épuisé sur eux leur première ardeur, on fit donner les spahis, soutenus par les chasseurs d'Afrique. Mais, avant même que la charge fût commandée, nous vîmes partir à fond de train le capitaine Delachèvre, se dirigeant du côté d'un fanion ennemi qu'il espérait enlever. Il allait chercher sa croix. Il ne revint jamais, et jamais on n'a pu savoir ce qu'il était devenu. Fut-il fait prisonnier, tué ou décapité, ou perdu au fond du Maroc? Mystère!

Notre charge réussit à souhait. La cavalerie maro-

caine, vigoureusement abordée, fut dispersée et disparut en un clin d'œil. Quant au malheureux bataillon de la garde, il fut à peu près anéanti. Nos pertes étaient insignifiantes et nos spahis revenaient, portant au bout de leurs fusils, environ cent cinquante têtes qu'ils allaient bientôt déposer aux pieds du maréchal, en défilant devant lui.

Le capitaine de Rovigo ramenait son escadron, sans plus songer probablement à la sinistre prédiction de sa belle-sœur, lorsqu'il arriva sur un emplacement de silos, qu'on ne pouvait traverser sans précaution. Son escadron était un peu décousu. La moitié prit à gauche des silos, l'autre moitié prit à droite, avec le capitaine.

Cette fraction de l'escadron vit venir à elle un groupe d'environ trois cents cavaliers arabes, marchant au pas, le fusil en travers de la selle, avec les allures les plus pacifiques, et ayant arboré à leur cordelette en poil de chameau la petite branche de verdure, qui servait de signe distinctif à nos auxiliaires. Les deux troupes se croisèrent, à quelques pas de distance. Puis, quand les cavaliers arabes eurent dépassé le dernier spahi, ils se retournèrent brusquement, firent sur les nôtres une décharge générale de leurs fusils, et s'envolèrent au triple galop, avant qu'on eût même songé à les poursuivre. C'étaient des Marocains égarés dans nos lignes, qui avaient eu recours, pour en sortir sains et saufs, à cette ruse de guerre. Sous leurs balles, sept spahis tombèrent, frappés par derrière. Le capitaine de Rovigo avait été foudroyé par une balle qui, pénétrant au-dessous de l'omoplate, lui avait traversé le cœur. Le maréchal des logis Weyer, qui devint plus tard le beau-frère de Yusuf, rapporta le corps du capitaine, en travers sur son cheval. Un sous-officier indigène fut également tué net. Les cinq autres, plus ou moins grièvement blessés, furent rapportés au camp, et parmi eux le brigadier-fourrier Bauër. Il avait reçu

dans le flanc une blessure qui ne paraissait pas grave.

A l'ambulance, quand on l'eut pansé, il demanda : « Où est mon capitaine? A-t-il été touché? » On essaya de lui cacher la mort de Rovigo. Dans la nuit, la fièvre le prit. Il répétait sans cesse : « Où est mon capitaine? Je veux voir mon capitaine. » Enfin, malgré les efforts des infirmiers, il se leva, marcha jusqu'à la tente de Rovigo, vit le cadavre étendu, rentra sans rien dire à l'ambulance... et mourut.

Il me reste encore un autre souvenir de cette journée du 15 juillet, fertile en événements peu communs. C'est celui d'une scène très violente qui éclata, sur le front de la cavalerie, entre le colonel Yusuf et le chef d'escadrons de Peyrony, commandant les escadrons du 2^e de chasseurs d'Afrique, momentanément placés sous les ordres du colonel des spahis. Yusuf ayant fait quelques observations au commandant, qui ne s'était pas rigoureusement conformé à ses instructions, celui-ci le prit de très haut, et le colonel lui infligea des arrêts que le maréchal transforma en un mois de prison, suivi de la mise à la retraite d'office.

En 1830, ce de Peyrony servait comme lieutenant, au 5^e de cuirassiers, au camp de Lunéville. A la première nouvelle de l'insurrection de Juillet, le camp fut levé et ses régiments furent dirigés sur Paris. Ils apprirent en route le changement de régime, et il en résulta, parmi les cuirassiers, une fermentation qui se traduisit par le départ forcé de presque tous les officiers. Deux seulement restèrent et acceptèrent l'autorité d'un maréchal des logis chef nommé Faigle, qui prit le commandement provisoire du régiment. C'étaient le lieutenant de Peyrony et le sous-lieutenant Vandernoot, parent du fameux patriote belge. Les choses rentrées dans l'ordre, de Peyrony passa en Algérie, au 3^e de chasseurs d'Afrique, et fit la première expédition de Constantine. Bientôt après, la France fut inondée d'une image

d'Épinal, reproduction d'un tableau représentant le « Trait d'humanité du capitaine de Peyrony ». On y voyait le capitaine à pied, l'air farouche, le sabre à la main, et tirant par la bride son cheval sur lequel il avait fait monter un pauvre fantassin blessé, malade, prêt à rendre l'âme.

Cet habile emploi de la réclame, dont devaient user plus tard quelques officiers, et non des moins qualifiés, eut un plein succès. Il valut à son auteur l'épaulette de chef d'escadrons, au détriment de beaucoup de ses collègues qui en avaient fait autant que lui, sans se croire obligés, pour un acte si simple, de recourir aux presses des imageries d'Épinal. Au 2^e de chasseurs d'Afrique, le commandant de Peyrony ne fit pas grande figure. Il était tenu à l'écart par ses camarades et il termina sa carrière par un acte d'insubordination.

Enfin, que de fois encore, dans mes souvenirs, ont passé ces deux nobles figures de Delachèvre et de Rovigo, arrivant pour ainsi dire ensemble au trépas, en cherchant à se devancer pour obtenir cette fameuse étoile des braves, jadis prix du sang versé et devenue trop souvent, en ces derniers temps, l'appoint des plus honteux trafics !

Après la journée du 15 juillet, tous les doutes et toutes les hésitations devaient disparaître : la France était en guerre avec le Maroc. Notre point de concentration étant Magnia, il nous fallait une base de ravitaillement plus rapprochée que Tlemcen, qui n'était elle-même qu'un intermédiaire entre Oran et nous.

Justement la mer, route rapide, économique et sûre, n'était qu'à une petite journée de marche. On chercha sur la côte un point de débarquement favorable et, après des hésitations et de nombreuses contestations, on choisit, sur la proposition du général de Lamoricière, Djemâa-Ghazaouat (la réunion des pirates). C'est par là que nous arrivèrent bientôt les vivres, les munitions,

le matériel et les derniers renforts. Notre établissement, qui devait y être temporaire, devint définitif après la guerre et s'appela Nemours.

La fin de juillet et le commencement d'août furent remplis par des mouvements stratégiques destinés à mettre notre frontière à l'abri d'une invasion de l'armée marocaine, qui s'augmentait chaque jour, et par des opérations secondaires, dont la principale fut l'occupation momentanée de la ville d'Oudjda, coquette ville arabe de la frontière marocaine, ensevelie sous la végétation luxuriante de ses magnifiques jardins, au milieu de plaines encore couvertes de moissons dorées, dont nous livrâmes aux flammes tout ce que nous ne pûmes consommer.

Donc, dans les premiers jours d'août, la petite armée, à la tête de laquelle le maréchal Bugeaud allait marcher contre les forces du Maroc, était campée près de la frontière marocaine, à un kilomètre de la redoute de Magrnia, sur les bords de la rivière.

L'ennemi que nous allions aborder était, nous disaient, excessivement nombreux. Les moins exagérés évaluaient à 50,000 hommes les forces commandées par le fils de l'empereur du Maroc, que nous appelions entre nous, familièrement, le « Petit Muley ».

Le maréchal disposait de dix-huit bataillons d'infanterie, de vingt escadrons de cavalerie, de huit cents cavaliers indigènes. Comme artillerie, nous avions dix obusiers de montagne, un canon de 8 et un obusier de 24. Nous étions, au total, de huit à neuf mille combattants.

C'était tout ce que le maréchal, avec sa science, avec son génie, avait pu réunir sur un seul point, et pourtant l'armée d'occupation d'Algérie comptait cent dix mille hommes. Mais cette courte et glorieuse campagne allait démontrer une fois de plus qu'à la guerre, la puissance d'une armée ne se mesure pas au

nombre de ses combattants, mais à leur force morale, à leur discipline, à la confiance des soldats envers leurs officiers, à l'échange journalier des dévouements mutuels, et ayant tout et par-dessus tout, au caractère de son général en chef.

S'imaginer qu'on peut remplacer ces éléments de supériorité morale par une supériorité, même immense, d'effectifs, c'est se préparer des mécomptes aussi lamentables qu'inévitables.

Or, toutes ces qualités, nous les possédions. Nous avions confiance en nous, parce que nous avions une confiance inaltérable en notre général.

Sa situation, à la veille de la bataille d'Isly, était tout à fait exceptionnelle, sa responsabilité écrasante, et il lui fallait une force d'âme peu commune pour traverser ces circonstances critiques avec sa belle humeur, son calme imperturbable et la certitude du succès.

Les renseignements qui nous parvenaient du camp marocain étaient terrifiants. En dehors du chiffre fantastique des effectifs réguliers, on parlait d'une artillerie formidable commandée par des renégats espagnols, et d'innombrables contingents fournis par les tribus sauvages, accourues du fond des déserts et fanatisées par leurs marabouts.

A chaque instant, le maréchal était supplié de se retirer sur une bonne position défensive, pour y attendre des renforts et ne pas subir, en rase campagne, un choc irrésistible.

Mais ce grand homme de guerre faisait la part de l'exagération. Il savait qu'avec huit mille hommes bien encadrés et bien disciplinés, un général comme lui pouvait passer partout.

Et puis, il sentait que toute notre force était notre prestige, que reculer devant les Marocains, en face de populations frémissantes et indomptées, c'était perdre l'Algérie.

Il laissait passer les conseils de prudence qui venaient de Paris.

Quant aux attaques de la presse d'opposition, qui ne pouvait lui pardonner ni son affaire de la Vendée, ni son duel avec M. Dulong, ni la répression sévère des émeutes de Paris, il leur faisait tête avec un entrain extraordinaire, rendant piqure pour piqure, à ce point que le ministre de la guerre avait dû lui rappeler qu'il est interdit aux militaires d'écrire dans les journaux.

Peu de jours avant la bataille, des renforts importants de cavalerie nous étaient arrivés. Les officiers de spahis des escadrons d'Oran et ceux du 2^e de chasseurs d'Afrique voulurent offrir un punch de bienvenue à leurs camarades des 1^{er} et 4^e de chasseurs d'Afrique et du 2^e de hussards.

Nous nous réunîmes tous sur un joli plateau, ombragé par de beaux frênes. Sur le sol, débarrassé de ses broussailles, on avait disposé des bols de punch dont les flammes bleues, mariées à la lueur des bougies supportées par des baïonnettes fichées en terre, éclairaient la réception. Le maréchal, ses deux lieutenants, les généraux de Lamoricière et Bedeau et les officiers de leur état-major, avaient accepté notre invitation.

En l'absence du général Korte, le colonel de Tartas, qui commandait toute la cavalerie, entouré des trois colonels : Yusuf, Morris et Gagnon, reçut le maréchal et le remercia de l'honneur qu'il voulait bien faire aux officiers de cavalerie. Dans les gamelles de campement qui représentaient les bols de punch, chacun puisa avec son quart de fer-blanc, et le maréchal, un quart à la main, porta un toast à la cavalerie.

Son plus grand bonheur était de se trouver au milieu des officiers de son armée, de leur parler, de leur expliquer les manœuvres qu'il leur commanderait et ce qu'il attendait d'eux. Il excellait dans ces harangues familières, sans recherches, mais claires et précises.

Celle qu'il nous adressa ce soir-là, et que je regrette de ne pouvoir reproduire mot pour mot, est restée dans ma mémoire comme un modèle d'éloquence militaire.

D'abord, il nous recommanda de nous tenir en garde contre l'exagération manifeste des forces que nous allions avoir à combattre. Il nous rappela que c'était une tendance humaine, en face de l'inconnu, d'exagérer les dangers à courir.

— J'ai depuis longtemps, nous dit-il, l'habitude de recevoir des rapports sur les effectifs de l'ennemi que j'envoie reconnaître ou apprécier. Et ma vieille expérience m'a appris qu'il faut généralement réduire les évaluations de moitié ou des trois quarts. On nous raconte qu'il y a au moins cinquante mille hommes dans le camp marocain. Admettons qu'il y en a la moitié, soit vingt-cinq mille, tout au plus (c'était en réalité le chiffre à peu près exact). C'est certainement tout ce que l'empereur du Maroc a pu réunir. Ces gens-là ont eu des distances considérables à parcourir sans eau, sans approvisionnements réguliers, sans routes. Il n'en est sûrement pas arrivé davantage. Et puis, d'ailleurs, qu'importe ? Plus il y en aura, plus nous en abattons. Que peuvent ces foules confuses, où le moindre incident jette le plus affreux désordre, contre des troupes aguerries, parfaitement encadrées, habituées à obéir exactement à leurs chefs, et dressées à conserver toujours un ordre qui se prête, instantanément et facilement, à toutes les combinaisons du combat ?

La première attaque seule présente une apparence de danger, et encore ! Rappelez-vous la campagne d'Égypte ! Rappelez-vous à quoi aboutissaient les charges exécutées contre nos bataillons carrés par les mameluks, qu'on représentait comme des cavaliers incomparables ! Il en sera de même de cette cavalerie marocaine. Elle viendra se briser contre nos carrés d'infanterie. Vous savez par vous-mêmes combien il est